



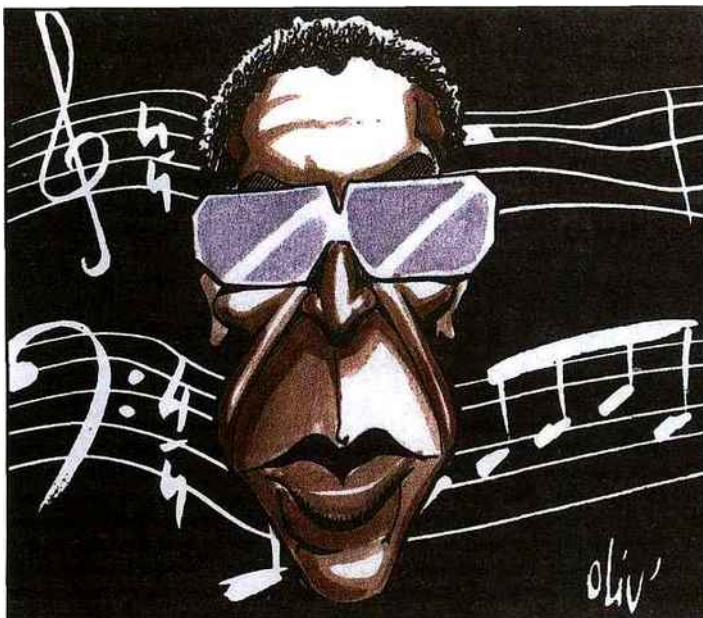
JAZZ Géant de la musique disparu il y a dix-huit ans, Miles Davis se voit consacrer une exposition très réussie à La Villette. Un hommage à la hauteur du trompettiste qui, s'il fut l'un des plus grands, fut aussi un inlassable défricheur.

En plein dans le Miles

La musique et le musée, malgré la tutelle des Muses, ça ne va pas trop bien ensemble d'habitude. Eh bien, le musée de la Cité de la musique, à La Villette, a réussi un coup exceptionnel avec cette exposition, *We want Miles*, qui permet de suivre, pas à pas, la carrière déconcertante du plus populaire trompettiste du jazz moderne.

Si cette exposition permet de comprendre quelque chose, c'est bien la passion de Miles pour la nouveauté, bonne ou moins bonne, et ce flair généreux qui le fait s'entourer des meilleurs *side-men*, de plus en plus jeunes, et souvent turbulents...

Du jeune souffleur fasciné par Charlie « Bird » Parker au sexagénaire perclus de douleurs qui ponctue de quelques notes pas toujours magistrales le foisonnement musical des jeunes pousses de Weather Report et les mélodies modales (mais rythmées à la hache) de Marcus Miller, après avoir osé bidouiller les nappes musicales inquiétantes des premiers synthétiseurs, du classicisme chic des sessions avec le Modern Jazz Quartet au complet aux explosions volcaniques illuminées par John McLaughlin, Chick Corea et Mino Cinelu. Celui qui, après avoir gravé avec Coltrane, la perfection cool de *Kind of Blue*, le plus vendu et le plus admiré des disques de jazz, a



toujours jugé qu'il était urgent de faire autre chose.

L'exposition trace ce chemin : dans une belle pénombre, le parcours est sinueux, il mène de chapelle en chapelle, dans des sortes de cellules qui, par miracle, enferment le son sans le laisser sortir, et où l'on peut gaver ses oreilles tout en examinant photos, partitions, documents divers. Bravo pour la technique ! Attention toutefois : il faut, après avoir vu le rez-de-chaussée, re-

venir sur ses pas et descendre au sous-sol, et ce n'est pas très bien indiqué. Ici et là, des concerts filmés sont projetés sur de vastes écrans, et l'on peut voir en noir et blanc la fabuleuse improvisation d'*Ascenseur pour l'échafaud*. C'est un trait de la face mythique de Miles, comme ses amours avec Juliette Gréco, ses plongées dans la drogue, son orgueil de Black et son admiration pour tous ces Blancs qui éclairaient le jazz, Mulligan, Evans, Zawi-

nul ; son engouement tardif pour un dandysme vestimentaire délirant – perruque de jais, lunettes noires d'insecte géant, gilets de torero, futals de chamelier psychédélique, trompette laquée, dos au public...

Miles Davis a toujours jugé qu'il était urgent de faire autre chose.

Les connaisseurs vérifieront que la vraie virtuosité de Miles réside dans son « oreille absolue ». Le mérite de l'expo, c'est de ne pas en faire un dieu de la trompette (cent instrumentistes, de Diz à Marsalys, le laissent techniquement sur le carreau), ni un ange de la création (il vampirise, fait de la soupe, bâcle des concerts), mais un sacré bonhomme que l'on peut voir, lors de son dernier concert à Paris, en juillet 1991 – projeté dans l'ultime salle, très intime, de l'expo, où des fous de jazz fraternisent, assis sur la moquette, avec des profanes sidérés... – grimacer discrètement pendant le solo nul d'un Herbie Hancock très mauvais et se lécher les babines pendant un chorus torride de Kenny Baret. Ne ratez pas ce spectacle, et prévoyez deux à trois heures de visite : les films passent en boucle *

JACQUES GAILLARD